

Barrio, Maximino de

Le Musée de La Plata: Les trois époques de sa vie

Humanidades [La Plata, 1921]

1922, vol. 4, p. 131-158

Cita sugerida:

*Barrio, M. (1922). Le Musée de La Plata: Les trois époques de sa vie. Humanidades [La Plata, 1921], 4, 131-158. En Memoria Académica. Disponible en:
http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar/art_revistas/pr.1767/pr.1767.pdf*

Documento disponible para su consulta y descarga en **Memoria Académica**, repositorio institucional de la **Facultad de Humanidades y Ciencias de la Educación (FaHCE)** de la **Universidad Nacional de La Plata**. Gestionado por **Bibhuma**, biblioteca de la FaHCE.

Para más información consulte los sitios:

<http://www.memoria.fahce.unlp.edu.ar> <http://www.bibhuma.fahce.unlp.edu.ar>



Esta obra está bajo licencia 2.5 de Creative Commons Argentina.
Atribución-Compartir igual 2.5

LE MUSÉE DE LA PLATA

LES TROIS ÉPOQUES DE SA VIE

C'était en 1866, par une belle après-midi du mois d'août.

Un monsieur avantageusement connu à Buenos Ayres, dans le monde des affaires, en tant que directeur de deux compagnies d'assurances, et mieux encore dans les cercles patriotiques, pour avoir fait partie de la Légion de volontaires qui combattit si glorieusement durant la guerre du Paraguay, s'acheminait, accompagné de trois enfants dont l'aîné avait à peine quatorze ans, vers le bois de Palermo qui paraissait alors éloigné et sauvage.

Après avoir franchi tertres et fossés ils arrivèrent à un marais situé près du fleuve, où on avait déposé, à l'époque de Rosas, une grande quantité de galets, de gravier et de sable, pour combler les bas-fonds.

Dans cet amoncellement de remblais, les enfants ne tardèrent pas à découvrir de nombreux cailloux brillants, opales, agathes et cornalines qu'ils prenaient, dans leur candide ignorance, pour des « yeux pétrifiés », et dont ils firent une abondante provision, à en bonder leurs poches.

En revenant gaiement de la promenade, munis de leur trésor, les deux plus jeunes ne pensaient, sans doute, à d'autre profit que celui que l'enfance retire des objets dont il ignore la valeur, mais qui le séduisent par leur éclat et leurs couleurs : s'en servir pour jouer. Mais l'aîné, qui visait plus haut et avait montré, dès sa plus tendre enfance, une inclination décidée pour certain

genre d'études, crut que le trésor qu'ils avaient en poche pouvait trouver un emploi plus digne et plus profitable, et, avec tout le sérieux compatible avec ses 14 ans, il proposa à ses frères le grand projet : « Fondons un musée ».

Les enfants applaudirent cette idée, synonyme pour eux, probablement de : « Jouons aux musées » ; mais le frère, qui, en réalité, était le monsieur qui les accompagnait, et qui avait pressenti que la vocation du fils aîné se dessinait clairement joignit ses applaudissements à ceux des petits, et promit son aide à la grande entreprise.

Mais, au premier pas, surgissait la première difficulté : Où installer le musée ? « Dans le belvédère de la maison », leur répondit le père.

Les instants qu'ils tardèrent à arriver chez eux parurent des siècles aux enfants. Sans le moindre repos préalable, ils montèrent rapidement l'escalier jusqu'au local vitré — qu'on aurait pu considérer alors comme un hivernage — où ils vidèrent leurs poches en étendant sur le carrelage la brillante collection de cailloux qu'ils avaient réunie. Mais il fallait, pour obtenir l'aspect d'un musée, que tout ce matériel fut tout au moins mis en ordre, étant donné que la tâche difficile de le classer leur était interdite. Les enfants se mirent donc en quête de toutes les boîtes vides qu'ils purent découvrir dans la maison, notamment des boîtes à cigarres, plus résistantes que celles de carton, et, ce même jour, les modestes cailloux de Palermō étaient disposés de façon à en permettre la classification qui aurait lieu plus tard.

Et, c'est ainsi que, par une belle journée d'août de 1866, un enfant de 14 ans, Francisco Josué Pascasio Moreno, en compagnie de ses jeunes frères Josué et Eduardo, et avec l'assentiment de son père Don Francisco, posa, sans seulement se l'imaginer, la pierre fondamentale du plus grand des musées sud-américains, d'un musée universellement connu : celui de La Plata.

Aujourd'hui, ces humbles cailloux élevés à la catégorie de reliques, se conservent dans une vitrine de la « Salle Moreno », salle que le musée de La Plata a dédiée à la conservation de tous les souvenirs et objets ayant appartenu à son fondateur, et qu'il a pu réunir.

Ainsi naquit le Musée dont la première section — celle de minéralogie — acquit chaque dimanche, grâce aux promenades de Palermo, un développement majeur. Tout d'abord les fondateurs s'étaient servis de boîtes à cigarres pour placer les collections; mais ils durent vite les remplacer par d'autres en carton qui avaient contenu des chemises, et qu'ils suspendirent en face des quatre fenêtres du haut belvédère. Des dons enrichirent bien vite le musée naissant. Madame Florencia Thompson de Lezica fit cadeau aux enfants de beaux coquillages de la côte d'Afrique et Madame María Sánchez de Mandeville y ajouta une étoile de mer qu'elle avait obtenue d'un des officiers français qui ramenèrent de Sainte Elène en France, les restes de Napoléon. Grâce à ces cadeaux la section zoologique était inaugurée. La troisième donation, deux balles de mitraille, recueillies sur le champ de bataille de Waterloo par le donateur, origina la section d'histoire.

La contemplation d'autres musées particuliers, tels que celui de Don Manuel Beltran dont ils ne purent obtenir aucun objet, et celui de Monsieur Chanalet qui, en 1867, arriva d'Europe, pour la deuxième fois, avec une collection d'objets d'histoire naturelle exposés pour la vente, et dont ils reçurent, à titre gracieux, quelques mollusques et un petit aquarium, fut pour les jeunes collectionneurs, un encouragement à persévérer dans leur tâche.

L'année suivante, les trois frères furent placés par leur père dans ses bureaux, siège de la direction de deux compagnies d'assurances qui avaient des agents dans toute la République. Les jeunes naturalistes profitèrent de cette circonstance, et mis en rapports avec les employés des deux compagnies, ils ne tardèrent pas à recevoir des arcs, des flèches et des pendants d'oreilles de roseau des indiens du Paraguay; des fragments d'ancienne poterie indigène de Coronda (Santa Fe); une buche de « palo santo »; deux perroquets empaillés du Paraguay; quelques insectes du Brésil; un morceau d'antimoine achelé dans une pharmacie; quelques plaques de la cuirasse et quelques fragments d'os de glyptodonte, de baleines et de bois pétrifié, et surtout, deux objets qui occupèrent, dans le Musée, la place d'honneur : une idole de pagode chinoise, d'une ancienneté plus

que douteuse mais qui possédait quatre bras, et une « patte de tigre pétrifiée » qui devint, par la suite, un simple bloc de grès avec l'empreinte de trois valves de mollusques tertiaires.

Tous les règnes de la nature étaient déjà représentés dans le petit musée. De nouvelles découvertes encouragèrent les trois naturalistes à faire une visite au docteur Burmeister, directeur, à cette époque, du Musée national d'histoire naturelle. Ce savant illustre les reçut non seulement avec amabilité, mais encore, malgré les inconvénients que représentait, pour son âge avancé, la montée au belvédère, il visita le musée « Moreno », et continua — écrit le fondateur (1) — « ces visites dont il ne sortit jamais les mains vides ».

A partir de ce moment, les relations entre Burmeister et Moreno furent de plus en plus intimes. Soumettant à l'examen du savant ses collections que celui-ci classifiait patiemment, le jeune homme studieux s'empressait de noter dans son catalogue toutes les observations du maître.

Le musée continuait à croître. Les boîtes à chemises avaient été remplacées par une étagère formée de caisses vides tapissées de taffetas rose, jusqu'à ce que, en 1870, par suite d'un changement de domicile, Moreno transporta son musée à la maison de campagne, où il put disposer d'un local plus grand, et où il installa les étagères de son ancien musée.

Cette même année, *La Tribuna* commença la publication des lettres du colonel Lucio V. Mansilla ayant trait à son excursion chez les indiens Ranqueles, et leur lecture acheva de convaincre le jeune Moreno de la nécessité, pour un bon collectionneur, de devenir explorateur. Et, comme chez lui toute idée conçue devait être immédiatement mise en pratique, il ne tarda pas à entreprendre les expéditions qui devaient plus tard lui donner tant de renommée, et qui lui réservaient de si nombreux et graves périls.

Il réalisa son premier voyage de caractère scientifique en 1871, autour de la lagune de Vitel, propriété de sa famille, d'où il rapporta une collection copieuse de fossiles, dont quelques

(1) FRANCISCO P. MORENO, *Por un ideal*, etc. Ateliers du Musée de La Plata, 1893, page 37. (Publication incomplète dont on a seulement jusqu'à la page 112.)

exemplaires font bonne figure parmi les plus importants du Musée de La Plata (1). Au retour de l'expédition, il dut, pour placer tout le matériel qu'il avait rapporté, ajouter deux chambres à son musée si florissant. Le résultat brillant de cette excursion, et les éloges mérités que lui fit Burmeister, Eguia et autres, l'encouragèrent à poursuivre les explorations qu'il faisait chaque mois à la lagune, avec un résultat copieux en matière de fossiles et d'objets archéologiques.

Son père, qui appuyait la vocation du jeune naturaliste, résolut de lui offrir comme cadeau, à l'anniversaire de sa naissance, un nouveau musée qui fut construit sous la direction de l'architecte Von Arning, avec des étagères exécutées d'après les indications du docteur Burmeister. L'édifice était terminé en 1872, au mois de novembre, et recevait, quelques jours après, la visite du jeune naturaliste belge, le docteur Van Beneden. A cette époque Moreno était déjà en relations avec le professeur Dupont, directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles; ces jours là il fut mis en communication avec le docteur Broca, par Van Beneden qui loua fort l'intention de Moreno d'orienter ses investigations vers les régions peu connues du pays, ajoutant, pour sa part, qu'il devrait s'occuper des anciens habitants de la Patagonie, dont son musée possédait des restes intéressants.

Écoutant les conseils de Van Beneden, et cédant surtout aux impulsions irrésistibles de sa vocation, Moreno entreprit sa première expédition vers le sud, et arriva en avril 1873 à Carmen de Patagones où il put, en un mois, réunir 60 cranes et 1200 silex taillés, sans compter de nombreux objets de la même époque. Le résultat de cette expédition fut publié par Broca dans la *Revue d'anthropologie* (2); Quatrefages, Topinard et Virchow

(1) *Por un ideal...* page 47.

(2) *Revue d'anthropologie*, tome II, Paris, 1874. A l'exposé de Moreno, le docteur Paul Broca émet ainsi son opinion : « il n'est pas seulement question d'une collection d'amateur, mais bien d'une collection digne d'un disciple du docteur Burmeister. Ce musée créé par un homme plein de jeunesse et d'ardeur, ne peut manquer de progresser rapidement et pourra être pour l'étude des races de l'Amérique australe, aussi utile que le fut, il y a trente ans le musée Morton pour l'étude des races de l'Amérique centrale et de l'Amérique septentrionale ».

s'en occupèrent et s'adressèrent à Moreno l'encourageant à poursuivre ses investigations et lui proposant des échanges.

La seconde expédition eut un but à la fois scientifique et patriotique. Moreno la réalisa à bord de la goëlette *Rosales* en compagnie du docteur Carlos Berg, et commissionné par le ministre des affaires étrangères, docteur Tejedor, quand les chiliens commençaient à agiter la question des frontières. Bien que l'expédition n'ait pu être menée à bonne fin, à cause du manque de ressources qui l'arrêta, en arrivant à la Bahía, c'est-à-dire, Bahía Blanca, elle n'en fut pas moins féconde en résultats. Le musée Moreno s'enrichit, dans l'ordre scientifique d'un abondant matériel collectionné dans la Bahia et sur le Rio Negro; au point de vue national, le voyage de la *Rosales* fut le point de départ de la réorganisation de la marine argentine.

Une nouvelle expédition à la province d'Entre-Rios lui procura l'occasion de comparer la formation tertiaire de la Patagonie avec celle du Paraná. Celle qu'il fit immédiatement après à la lagune de Vitel le conduisit jusqu'aux environs de Azul et Olavarría où arrivaient parfois, dans leurs razzias, les indiens, uniques habitants de cette plaine mystérieuse dont la contemplation fit naître, dans l'esprit de l'explorateur, l'irrésistible désir d'y pénétrer en réalisant un haut fait intenté par plusieurs représentants de la civilisation sans qu'aucun d'eux pût l'accomplir.

Nous ne suivrons pas l'audacieux explorateur dans ses voyages incessants à la Patagonie et à la Cordillère, en dépit du matériel abondant dont ils enrichissaient son musée. Notre but n'étant pas de les décrire, nous nous bornerons à les mentionner sommairement.

Aux expéditions de 1873 et 1874, suivit celle qu'il entreprit en 1875 avec le concours de la Société Scientifique Argentine et du gouvernement de la province de Buenos Ayres, au nord de la Patagonie. Franchissant la ligne militaire qui défendait la province contre les razzias des indiens, il arriva au Río Negro, visita les Puelches (Gennaken), les Tehuelches et les Mapuches (Araucains) et remontant le cours du Limay, il parvint au campement de Sayhueque à Caleofú; il voulut de là passer au Chili, mais il dut se limiter à atteindre le lac de Nahuel-Huapí,

et à revenir à Buenos Ayres, arrivant à temps pour annoncer l'invasion que préparaient les indiens excités par les harangues de Namuncurá et d'autres chefs de tribus.

En 1876 et 1877, Moreno explora le sud de la Patagonie. Le résultat de cette expédition est décrit dans son *Viaje a la Patagonia Austral*.

En 1879, il revint au nord de la Patagonie. Dans ce voyage, il fut fait prisonnier par son ancien ami et « compère » le chef Sayhueque, et condamné à mort. Le Musée de La Plata conserve, comme précieuses reliques, les *bastos* (selle rudimentaire) qui lui servirent de chaussures pendant la fuite, le *poncho* (manteau) qu'il laissait trainer derrière lui pour effacer l'empreinte de ses pas sur le sable, et le drapeau argentin qu'il tint caché sur sa poitrine pendant sa captivité, pour le soustraire aux profanations des indiens soulevés.

Ces expéditions à la Cordillère durèrent 24 ans, et c'est ainsi, grâce à la connaissance exacte qu'il acquit de ces contrées, depuis le désert d'Atacama, jusqu'au détroit de Magellan, que Moreno put être à même de représenter l'Argentine dans son conflit de limites avec le Chili, et incliner l'esprit de l'arbitre anglais à un verdict favorable à la thèse argentine.

L'heure de la récompense des soucis incessants de Moreno avait enfin sonné. Le musée qu'il avait entrepris de former lors de cette belle après midi du mois d'août, avec la moisson faite dans le gravier de Palermo allait être adopté par les pouvoirs publics, en lui donnant ainsi la consécration qu'il avait tant ambitionnée. En 1877, au mois de mai, pendant que Moreno explorait le sud de la Patagonie, le docteur Vicente G. Quesada, ministre de l'Intérieur de la province de Buenos Ayres, présentait aux chambres législatives, un mémoire où il disait entre autres :

« Si le trésor public le permettait, on proposerait la création d'un Musée d'antiquités américaines pour y conserver les curiosités archéologiques et anthropologiques à découvrir dans nos territoires encore inexplorés, curiosités qui sont les vestiges d'un passé oublié dont les reliques classifiées scientifiquement aideraient à la solution de problèmes compliqués. Je fais des vœux pour que cette institution dont la base pourrait être le

musée formé par M. Francisco P. Moreno, puisse être créé. Ce que l'intérêt individuel a fait en faveur de la science, l'autorité pourrait le faire avec plus d'ampleur (1). »

Quand ces intentions du gouvernement de la province de Buenos Aires arrivèrent à sa connaissance, Moreno s'empressa d'offrir gratuitement ses collections, et, le 8 octobre de la même année, les chambres résolurent d'accepter la donation, résultant, de ce fait, fondé le Musée anthropologique et archéologique de Buenos Ayres. Le 13 novembre suivant le docteur Francisco P. Moreno était nommé directeur du Musée, et chargé d'en conserver les collections dans l'édifice qui appartenait à sa famille jusqu'à ce qu'on pût disposer d'un édifice convenable pour les y placer.

Le 19 novembre 1882 surgit du sol, comme une ville enchantée, la nouvelle capitale de la province de Buenos Ayres, comme conséquence du décret consacrant la grande métropole du sud capitale fédérale. Parmi les institutions qui devaient être transférées à La Plata, se trouvait le Musée d'histoire naturelle que dirigeait Burmeister, mais on opta pour sa permanence à Buenos Ayres, en vue des graves périls que le déménagement pourrait faire courir à des collections de tant de valeur, et réunies avec tant de peines; en échange, on transporta à La Plata le musée donné par Moreno. Au retour de son voyage à la région des Andes, en mai de l'année 1884, le docteur Carlos d'Amico, alors gouverneur de la province, le chargea de projeter un musée destiné à remplacer celui de Buenos Ayres, lequel fut fédéralisé le 4 septembre de la même année. Ce dernier acte réalisé, le gouvernement de la province décréta la fondation du Musée de La Plata et la construction d'un édifice propre à conserver ses collections, « jugeant que le progrès de la province l'exigeait ainsi ». A la donation de ses collections, Moreno ajouta celle de deux mille volumes de sa bibliothèque particulière afin d'enrichir celle du musée. « De cette façon — disait-il — je faisais remise de tous les éléments dont je disposais, heureux de pouvoir réaliser mon rêve d'enfant, lorsqu'en 1866 je recueillis les cailloux dans les lieux de promenade à Buenos Ayres,

(1) Voir, *Revista del Museo de La Plata*, tome I, page 7.

et que je commençais à former ce que mon jeune jugement considérait un *Musée* (1). »

On eut pu croire qu'ayant réalisé ses désirs Moreno dût vivre tranquille ; mais des contrariétés vinrent bientôt gâter son triomphe. Sa conception du musée et de ce que devait être l'édifice qui lui était destiné était si élevée, que ceux qui n'arrivèrent pas à la comprendre se répandirent en critiques et en invectives, auxquelles Moreno dut résister en faisant montre de sa grandeur d'âme et de la trempe énergique de sa volonté. « J'ai été traité de mégalomane — dit-il — parceque j'ai eu l'idée de doter ma province natale d'un grand musée, et dédié ma vie à l'obtenir (2). » L'opposition fut si acharnée, que le fondateur dut réduire son projet de construction, presque à la moitié, et, même ainsi, il parut excessif. « Par malheur — ajoute-t-il, — quand je conçus cet établissement je ne pus lui assigner les proportions qu'il aurait du avoir, vu que les actuelles avaient été considérées comme exagérées. » Cependant, comme il faut maintenant accumuler dans les dépôts des pièces extrêmement intéressantes, faute d'espace pour les exhiber, on applaudit la sage prédiction de Moreno, et on regrette les préjudices irréparables produits par cette opposition si inconsciente. « Je ne doute pas — disait Moreno — que n'arrive bientôt le jour où l'importance des collections du musée rende nécessaire sa modification, avec l'agrandissement de ses galeries et l'intégration de mon plan (3). » La prophétie de Moreno s'est réalisée.

Sous la surveillance constante de Moreno se construisit l'édifice du musée, « le premier monument scientifique du pays », comme l'appelle le docteur Varela Ortiz (4), et dans toutes ses dépendances, dans toutes ses sections et ses détails, on peut voir la douce harmonie de ses parties et leur agencement heureux avec l'idée générale qui inspira et guida la réalisation de

(1) FRANCISCO P. MORENO, *Le Musée de La Plata. Rapide coup d'œil sur sa fondation et son développement*, in *Revista del Museo de La Plata*, tome I, page 38.

(2) *Le Musée de La Plata*, loc. cit., page 29.

(3) *Ibidem*, page 39.

(4) *Discours à la Chambre des députés*, 23 juin 1903.

l'œuvre, idée dérivée des expériences de Flower et de Gaudry, et améliorée et amplifiée par le génie créateur de Moreno.

C'est que la création du Musée de La Plata ne fut pas une œuvre de hasard ou des circonstances. Moreno y avait mis son cachet individuel, et toutes ses parties concordaient avec la même pensée créatrice. « Le discours de Flower sur *les musées d'histoire naturelle* — dit Moreno — renferme tout le plan de notre musée (1). » « Les idées que le grand paléontologue Albert Gaudry émit lorsqu'on ouvrit au public, en mars 1885, les nouvelles galeries du Museum de Paris — ajoute-t-il — ont été, en partie, les mêmes qui me poussèrent, plusieurs mois avant, à ébaucher le plan du Musée de La Plata dont les fondations furent commencées en octobre 1884, tout en donnant à ces idées plus d'ampleur, étant donné que cet établissement serait de caractère général, et non paléontologique seulement (2). » Ce qui était possible à Londres ou à Paris, ne l'était pas à La Plata, cité qui, dès les premiers jours de son enfance, assistait charmée à la naissance d'une institution considérée, encore aujourd'hui même, comme la première de l'Amérique du Sud, dans son genre.

La forme circulaire donnée à l'édifice permit, grâce à la disposition de ses salles d'étudier, avec toute facilité, le passé et le présent biologiques, ainsi que le milieu où ils se sont développés; ses galeries qui conservent, sans solution de continuité, depuis l'organisme le plus simple et le plus primitif jusqu'au livre qui le décrit, commence l'anneau biologique par les premières manifestations de la vie organique que les âges les plus reculés nous transmirent empreints sur les roches et les minéraux, pour aboutir à l'homme, synthèse suprême et ultime degré de la vie dans toutes ses manifestations. C'est « le grand cercle qui représente l'anneau biologique, lequel commence dans le mystère, et termine avec l'homme ».

A ce plan méthodique d'exhibition correspondait celui d'investigations et d'études que devait développer le personnel du musée, ainsi que toutes les personnes qui y prenaient de l'in-

(1) *Le Musée de La Plata, loc. cit., page 29.*

(2) *Ibidem, page 39.*

têret : « étude au point de vue géologique et géographique de la partie de l'écorce terrestre qui forme aujourd'hui le continent sud-américain ; apparition et développement de la vie sur cette partie de la planète, à travers les époques géologiques et les vicissitudes du sol ; causes de la disparition et modification des flores et des faunes ; relations entre ces flores et ces faunes et celles d'autres régions continentales ou insulaires ; apparition de l'homme sur ce sol ; son histoire primitive ; sociétés qui y naissent et y meurent, qui y immigrent et en émigrent ; sa conquête par les européens ; modification de l'homme et du sol par le mélange de races et le progrès des connaissances ; constitution des nations libres actuelles ; leurs éléments de développement et leur position dans la collectivité humaine » (1) ; tel était le programme, divisé en chapitres, que Moreno se proposait de développer. Son idéal était de former, dans l'Amérique du Sud, une institution analogue à la *Smithsonian Institution* de l'Amérique du Nord, et s'il ne parvint pas à l'accomplir, parcequ'entre autres raisons, il ne put jamais disposer de ressources si puissantes que celles de la fondation nord-américaine, les savantes publications faites par lui et par ses collaborateurs, dans les *Annales* et dans la *Revue du Musée*, font foi qu'il parvint jusqu'au point qu'il pouvait atteindre et certainement plus loin que n'importe qui placé dans les mêmes conditions.

On s'étonne en pensant à la somme énorme d'énergies que dut dépenser cet homme extraordinaire pour voir son œuvre consolidée. Privé tout d'abord de personnel compétent pour l'aider, Moreno s'occupait lui-même de toutes les sections, surveillant le placement des pièces, et allant parfois jusqu'à nettoyer personnellement les planchers, sans pour cela négliger l'organisation des éléments réunis à la hâte, et tout en luttant pour obtenir les ressources indispensables à l'acquisition de nouveaux matériaux d'étude. « Les difficultés de l'organisation, et surtout de la réunion des matériaux sont énormes — dit-il — étant donné qu'il ne s'agit pas de collections accumulées de longue date, ni incorporées en grands stocks, sauf rares exceptions, au moyen de donations ou d'achats, mais bien de collections parties d'une

(1) F. LAHILLE, *Francisco P. Moreno*. Biographie inédite, page 15.

base relativement mineure « donnée » comme dans tous les grands musées du monde, et qu'il a fallu augmenter journellement en allant les chercher dans des contrées lointaines et d'accès difficile, sans disposer de l'aide officielle suffisante, collections devant être préparées et restaurées par un personnel extrêmement réduit, et dans les conditions qu'indique Flower, c'est-à-dire, « mal payé » pendant que le directeur qui tient lieu ici de conservateur nettoya plus d'une fois les planchers tout en cherchant les moyens de poursuivre son entreprise menacée d'un naufrage (1).

Et bien, dans ces conditions défavorables, avec un personnel insuffisant et mal rémunéré, Moreno termine son musée, entreprend ses incomparables séries de publications, *Anales* et *Revista del Museo*, installe dans les caves de l'édifice un atelier d'où sortent ces impressions splendides, et par son activité prodigieuse et son enthousiasme inébranlable, transmet son propre esprit à ceux qui l'entourent, et les entraîne à continuer l'œuvre la plus grande qui fût entreprise, au domaine de la science, dans l'Amérique du Sud. « Et lorsque tard dans la nuit — dit un de ses collaborateurs (2) — les lumières de tous les laboratoires de préparation, animés par une activité fébrile, illuminaient l'espace, elles paraissaient tracer, en lettres de feu, le programme même du fondateur. »

Mais ce programme étend son champ d'action à tout le territoire de la République, et nous voyons ainsi se répandre de toutes parts, à la recherche de matériaux pour le musée, cette pleïade d'investigateurs que Moreno avait réuni : les anthropologues Ten Kate et Lehmann-Nitsche, les paléontologues Roth et Mercerat, les géologues Hauthal, Burckhardt et Schiller, le linguiste Lafone Quevedo, l'archéologue Torres, les zoologues Bruch et Lahille, le botaniste Alboff, les géographes Lange et Delachaux... aujourd'hui il n'en reste qu'une minorité comme témoignage vivant de cette époque d'enthousiasme, d'activité fébrile et d'épiques actions ! Les expéditions à toutes les provinces argentines se succédaient sans interruption, prin-

(1) *Le Musée de La Plata*, loc. cit., page 29.

(2) LAHILLE, *Francisco P. Moreno*, Biographie inédite, page 14.

ciatement dans la Cordillère, et elles en revenaient toutes avec un matériel qui complétait les collections du musée et avec une série d'observations et d'études qui faisaient ensuite l'admiration du monde savant.

En 1896, les relations entre l'Argentine et le Chili se firent délicates à cause de la question des limites. Moreno, toujours actif, part accompagné de tout le personnel du Musée disponible, pour étudier la Cordillère entre les parallèles 34°30' et 46°30' de latitude sud, entreprise qu'il mena à bonne fin sans tenir compte ni des froids de l'hiver ni des difficultés mêmes du terrain qu'il y avait à explorer. Le relèvement de la Patagonie continua, fait sous sa direction par le personnel du Musée. Nous avons une synthèse de ces études dans l'œuvre brillante *Argentine chilian boundary ; Argentine evidence*, qu'il présenta, en 1900, au roi d'Angleterre, nommé juge arbitre, et qui décida le différend en faveur de l'Argentine. Cette œuvre de Moreno qui conquit pour la patrie plus de 11.000 kilomètres carrés de vallées fertiles et d'immenses forêts, et qui parvint à éviter la guerre désastreuse qui était imminente, a de plus le mérite inexprimable d'avoir formé la base de nos connaissances géographiques sur la Patagonie.

Le voyage de Moreno à Londres, comme représentant de l'Argentine et son absence prolongée pendant la durée de la controverse avec le Chili, eurent une influence déplorable sur la marche du Musée. Les ennemis qu'eut toujours cette institution intensifièrent de telle sorte leur campagne, qu'on en arriva à croire que le Musée serait fermé et qu'on en vendrait les collections.

Il ne serait pas juste d'oublier, en cette occasion, le nom de Rafael Cattani, qui, sans être un homme de science, fut un de ceux qui travaillèrent le plus pour le progrès et la conservation du Musée, même à l'époque où tout paraissait conspirer contre son existence. Nommé secrétaire du Musée, il fut l'homme d'administration que Moreno pouvait désirer ; sa laboriosité infatigable et sa probité sans tache le rendirent digne de la confiance de Moreno, qui le chargeait de la direction, lorsqu'il devait s'absenter de La Plata ou du pays. Cattani ne frustra pas les espérances de Moreno, pas même à l'époque où le fondateur lui

même en arrivait à craindre que son œuvre ne pût être sauvée ; il sut maintenir l'échange des revues étrangères, sans exceptions, quoiqu'il fût privé lui même de faire des publications. Avec des budgets irrisoires, Cattani maintint la vie vacillante de l'institution, à force d'économies, et sur la base d'une administration scrupuleuse et honnête, ce qui fut toujours sa préoccupation caractéristique.

Tant de zèle et tant d'activité n'auraient pu cependant éviter le désastre qui menaçait l'œuvre de Moreno, sans la visite providentielle faite au Musée par les prélats chiliens qui se trouvaient accidentellement en Argentine, en voyage de retour à leur pays. La contemplation de si nombreuses et de si riches collections inspira aux visiteurs des phrases élogieuses si enthousiastes et si sincères, que le ministre docteur Saldías qui les accompagnait se sentit complètement gagné à la cause du Musée, auquel il ne manqua plus, depuis lors, l'appui officiel.

Mais la plus grave desillusion était réservée à Moreno, après avoir acquis tant de droits à la considération et au respect de tous. En 1906, une mésintelligence avec les fondateurs de l'Université de La Plata le priva de la direction du Musée. Une convention entre le gouvernement de la Nation et celui de la province convertit en Université nationale les divers instituts et écoles d'enseignement supérieur que maintenait la province, en y joignant le Musée converti en Faculté de sciences naturelles, avec un École de chimie et pharmacie adjointe. « Ce qui avait été dédié autrefois aux plus hautes investigations de la science — dit le docteur Lahille, — allait, en réalité, se transformer en un centre d'études presque élémentaires. » Moreno ne voulut pas assister à cette transformation de son œuvre et se retira la mort dans l'âme. Le Pouvoir exécutif national nomma le linguiste et archéologue don Samuel A. Lafone Quevedo directeur du Musée.

Quant le gouvernement national se fit charge du Musée fondé par Moreno, celui-ci possédait, suivant l'inventaire de 1902, les collections suivantes :

	Pièces
Paléontologie.....	63.963
Géologie	40.360
Minéralogie	22.025
Anthropologie et ethnographie...	20.714
Zoologie	49.632
Botanique.....	4.500
Total.....	201.194

Sans compter les collections entomologiques, les préparations en alcool, les pièces destinées aux échanges, ainsi que celles que le Musée avait pu acquérir, de 1905 à 1906, en anthropologie et en archéologie, grâce aux investigations du docteur Luis María Torres.

L'inventaire fait en novembre 1906, assigna au Musée une valeur de cinq millions de piastres.

Voilà où en étaient arrivés les humbles cailloux ramassés à Palermo, 40 ans auparavant, par un enfant rêveur qui en faisant face à la vie, sut conserver le droit chemin et convertir en réalités les songes dorés de l'enfance, par l'effort de sa volonté inflexible, et guidé par l'idéal sublime de l'amour à la patrie, à l'humanité et à la science.

II

La nationalisation de l'Université fait entrer le Musée de La Plata dans une nouvelle phase de son existence, soumise à des dérivations bien différentes de celles que lui signala son fondateur. La loi-convention l'établissait ainsi : « Le Musée conservera les finalités de sa création ; mais il convertira ses sections en sujets d'enseignement universitaire des matières respectives, et comprendra, en outre, l'École de chimie et de pharmacie qui fonctionne actuellement à l'Université de La Plata (1). »

Moreno avait fondé son Musée comme centre d'investigations ; la nouvelle Université le transformait en maison d'études, et le mettait au niveau des autres Facultés qui la composaient.

(1) Loi-convenio du 12 août 1905, article 17.

La nouvelle Université voulut former une pépinière de studieux, destinés, en tant qu'aux professions libérales, à libérer le pays de la tutelle de l'étranger qui nous envoyait, avec profusion, ses hommes de science. Dans ce sens, l'Université excéda sa mission, parceque la Faculté prit un tel développement qu'elle parvint à annuler complètement le Musée. Les professeurs qui accompagnaient auparavant Moreno dans ses excursions durent alors dédier à la chaire toute leur activité, et, si vigoureuse était cette disposition, que le directeur du Musée, docteur Samuel A. Lafone Quevedo, fut privé, pendant plusieurs années, de sa solde de professeur de linguistique parcequ'il n'avait pas d'élèves, et quoiqu'il publiât constamment ses travaux linguistiques, durant ces années là, dans la *Revista*.

Les investigations étaient restées interrompues ; les expéditions étaient exclusivement occasionnelles, par exemple lorsqu'un bienfaiteur de la science dénonçait la découverte de quelque fossile, et, même dans ce cas, l'expédition ne se réalisait pas toujours, parcequ'il manquait de l'argent pour cela, et quant elle se réalisait, elle se réduisait, la plupart du temps, à l'envoi d'un préparateur qui extrayait le ou les fossiles et en faisait l'envoi au Musée, où ce matériel s'accumulait sans que personne s'occupât de l'étudier et de le classer, vu que le temps manquait pour cela, car le chef de section devait, de préférence, s'occuper de sa chaire. De cette sorte, les collections ne se renouvellaient pas, et comment s'en préoccuper, si il y eut une année où le chapitre des collections fut supprimé du budget ?

Tous ceux qui remémoraient les temps passés assistaient avec douleur à la lente agonie du Musée, si florissant autrefois ; mais la Faculté prospérait toujours davantage et il n'était ni licite, ni permis d'émettre des censures contre le nouveau régime. En effet, lorsque le docteur Hermann Von Ihering, directeur du Musée de San Paolo et académicien de notre Institut eut la franchise de dire que le Musée de La Plata rétrogradait par le fait de donner asile à la Faculté, le Conseil académique traita dans une réunion en minorité son rappel à l'ordre, sous prétexte de ce qu'on ne devait pas tolérer ce genre de censures de la part d'un académicien honoraire du Musée de La Plata. Il

ne s'agissait pas de rechercher si la censure était bien ou mal fondée, sinon d'établir qu'un académicien honoraire n'a pas droit à censurer, même avec raison. Il est bon de faire noter que ce rappel à l'ordre ne fut proposé par aucun des professeurs qui représentaient le Musée au sein du Conseil.

Au début, on respectait l'inversion de quelques fonds exclusivement destinés au Musée, mais, avec le développement rapide de la Faculté, celle-ci ne tarda pas à envahir tous les chapitres du budget, et, les choses suivant ainsi, il les eut bientôt absorbés tous. Les publications du Musée qui auparavant étaient dédiées à faire connaître les résultats des investigations furent destinées, en partie, à un autre genre de travaux, hautement méritoires, sans doute, et même nécessaires pour entreprendre de divulguer la science, en la mettant à la portée des intelligences les moins préparées, mais qui ne répondaient pas directement au programme qui avait été tracé pour les publications du Musée. Il fallut, en certaines occasions, diviser, avec la Faculté, les fonds destinés aux explorations dans le domaine des sciences naturelles, pour payer les dépenses des voyages d'étude entrepris par les étudiants, voyages très utiles et instructifs pour les élèves, mais qui avaient l'inconvénient de démontrer comment la Faculté s'emparait peu à peu du patrimoine du Musée.

Ainsi passèrent ces années d'inactivité, sans qu'on pût signaler quelque acquisition de véritable importance, exception faite du *Diplodocus*, cadeau du multimillionnaire A. Carnégie, et des collections réunies dans des voyages d'exploration, réalisés, pendant l'été, par quelque professeur qui ne pouvait ensuite publier le résultat de ses investigations, si bien il est vrai que leurs travaux publiés étaient de premier ordre comme celui du docteur Bruch décrivant son *Expédition archéologique aux provinces de Tucumán et de Catamarca*, celui du docteur Torres qui, comme résultat d'une série d'explorations publia son étude sur *Les habitants primitifs du Delta du Paraná*, ainsi que d'autres travaux non moins intéressants de Lehmann-Nitsche, Outes, Roth, Carette, Fernández, Schiller, Scala, etc., qu'ont peut voir dans diverses revues scientifiques. Ces travaux n'étaient pas même utilisés pour l'enseignement des sciences naturelles, par-

ce que le nombre d'élèves de cette spécialité ne passa jamais de 5 dans tous les doctorats. La corrélation d'études et la tâche de l'enseignement, qui n'intéressaient pas principalement le Musée, absorbaient l'attention et le temps de ses investigateurs.

La décadence rapide du Musée était déjà si visible que de toutes parts s'élevaient des protestations réclamant une résolution rapide qui mît un frein à la ruine imminente. Le directeur de l'Institut, qui comme doyen, devait être complètement satisfait du développement extraordinaire de la Faculté, ne pouvait, comme directeur du Musée, sinon se lamenter de la décadence de cette institution, qu'il s'efforça de maintenir à la hauteur de son prestige passé, mais avec le regret de voir que tous ses efforts étaient inutiles. Pour éviter la catastrophe, il avait maintenu une lutte tenace et constante dans laquelle tous ses collaborateurs du Musée le soutenaient; mais qu'importait tout cela? La chaire absorbait complètement le personnel technique et enseignant; les budgets de l'Institut étaient, chaque année, plus mesquins et plus discutés. En nationalisant le Musée, la province était restée en possession des ateliers officiels, d'où sortirent autrefois ces magnifiques publications, *Anales* et *Revista*. En de telles circonstances, la lutte était impossible; toute bonne intention devait échouer faute d'éléments, et la volonté des dirigeants du Musée, quelque forte et rigide qu'elle fût, devait fracasser. Ainsi même, le docteur Lafone Quevedo fit une tentative pour continuer la publication des *Anales*, sans pouvoir néanmoins passer du premier volume; mais il put arriver à maintenir la *Revista* au niveau de sa première époque. Les quatorze volumes qui composent la deuxième série représentent la contribution splendide, au moyen de laquelle le personnel technique et enseignant du Musée s'efforçait de continuer les traditions des premiers temps; mais si généreux que fussent ces efforts, ils ne pouvaient le faire sortir de sa prostration. Ainsi dut le reconnaître le directeur lui-même qui demanda franchement la séparation du Musée et de l'École, convaincu qu'ils ne pouvaient vivre ensemble plus longtemps.

On avait convoqué, pour 1915, une assemblée de professeurs chargée d'étudier les problèmes intéressant l'Université, et que les mêmes professeurs présenteraient. Le directeur du Musée

avait préparé la présentation du thème suivant : « Convient-il de donner aux diverses Facultés une nouvelle organisation, plus conforme aux nécessités de l'enseignement, aux aspirations des élèves, et à la situation économique de l'Université ? » En exposant ce thème il disait : « Il existe, dans cet Institut, deux organismes qui, malgré l'aide efficace qu'ils se prêtent mutuellement, ont besoin d'une complète indépendance pour que leur développement respectif ne soit pas entravé : ce sont le Musée et la Faculté. » ... « Cet institut, avec ses locaux exigus, comblés de nombreuses collections de valeur, doit renoncer à son expansion et à sa richesse, s'il doit coexister avec les deux écoles de Chimie et Pharmacie et de Dessin qui sont des plus florissantes parmi celles de l'Université. » ... « Pendant les années que cet Institut a de vie universitaire, nous avons pu nous convaincre de la convenance qu'il y aurait à séparer le Musée de la Faculté, même pour les nécessités propres du service. » ... « A des époques antérieures, le Musée pouvait organiser un plan méthodique d'explorations scientifiques et le développer dans toutes ses parties; aujourd'hui, cette tâche nous serait très difficile à remplir, non seulement à cause de l'exiguité des ressources dont nous pouvons disposer, mais aussi parceque le personnel qui devrait réaliser ces explorations doit faire face, dans la Faculté, aux exigences, de l'enseignement qui lui est confié (1). »

Ces observations qui restèrent inédites parceque l'assemblée de professeurs n'arriva pas à se réunir, furent répétées par la direction du Musée, principalement dans les mémoires envoyés chaque année à l'Université.

Mais l'opinion des autorités supérieures universitaires était bien différente. En 1918 et 1919, l'Institut éleva au Conseil supérieur diverses listes pour la nomination des professeurs titulaires, aussi bien de sciences naturelles, que de chimie et pharmacie. A la présentation des listes concernant l'archéologie et la botanique, le Conseil s'enquit de savoir si ces matières figuraient au plan d'études de l'Institut et les envoya à la commission didactique pour l'en informer. Ces messieurs du Conseil

(1) Archives du Musée.

ne tenaient pas en compte qu'au Musée il y a un département d'archéologie et un autre de botanique, dont les professeurs qu'on eût nommés devaient être nécessairement les chefs. S'il n'y avait pas d'élèves pour telles matières ou si celles-ci n'étaient pas incluses dans les plans d'études, les sections devaient rester sans chef à leur charge. C'est avec cet esprit qu'on jugeait le Musée dans l'Université.

Il fallut que la campagne en faveur du Musée s'intensifie pour que les hautes autorités de l'Université se décidassent à faire quelque chose en sa faveur. Mais ainsi même, cela était si peu qu'on ne pouvait pas même l'accepter comme palliatif. Ces vacillations, ces résistances à intervenir d'une façon radicale pour sauver la situation du Musée sont confessés par le président même de l'Université, docteur Rivarola, dans le préambule du projet élevé à l'honorable Conseil supérieur, pour la séparation du Musée et de la Faculté : « Des manifestations réitérées de membres très distingués de l'Institut du Musée me firent comprendre, peu de temps après avoir pris possession de ma charge, qu'il y avait lieu de réformer son organisation actuelle... Comme il me paraissait toujours plus prudent de choisir la transition la plus suave, j'admis de prime abord qu'en ayant seulement recours à la bonne volonté qui jamais ne fit défaut parmi le personnel directif et scientifique de l'Institut, on pouvait aplanir toutes les difficultés. J'admis de suite la nécessité de modifier le règlement, et pour cela le Conseil académique devait suffire, sans autre intervention; et bientôt je compris que la réforme devait aller jusqu'à la séparation définitive de l'École de chimie et pharmacie (1). » Mais pour en arriver à cette dernière conviction, que de gestions ne fallut-il pas ? avant-projets présentés avec leurs fondements par le directeur actuel du Musée, docteur Luis María Torres, leader de cette campagne; pétition collective signée par le directeur et par tous les chefs de section et professeurs du Musée; plaintes isolées; observations répétées; la clameur publique... et tout en pure perte. « Un grand nombre de personnes au courant de la vie des musées a réclamé,

(1) *Bulletin officiel de l'Université nationale de La Plata*, juin 1919, page 100 et suivantes.

en diverses occasions, l'autonomie mentionnée » (1), disait le président de l'Université, docteur Rivarola, dans son *Preámbulo* déjà cité.

Les clameurs qui réclamaient une rapide intervention en faveur du Musée parvinrent jusqu'au foyer tranquille de son vieux fondateur. Moreno voyait son œuvre dénaturalisée, ses collections mises à l'écart ou confondues en tas énormes, et oubliant ses anciens griefs, il se décide à intervenir de nouveau dans son œuvre, à travailler dans son Musée, à revenir à la vie active de ses bonnes années de lutteur infatigable. Et ce fut un spectacle consolant de voir le directeur du Musée ouvrir à deux battants les portes de l'Institut pour que son illustre fondateur pût les franchir dignement. « J'ai le plaisir — lui écrivait le docteur Lafone Quevedo, le 8 octobre 1919 — de vous accuser réception de votre lettre datée du 30 septembre dernier et serai très heureux d'attendre votre visite, vendredi ou samedi prochain. Le docteur Luis María Torres qui est déjà prévenu vous accompagnera. Vous savez qu'en toute occasion j'ai proclamé qu'il n'y avait pas d'autre fondateur du Musée que vous; vous pouvez donc croire que j'accepte vos réclamations avec toute sincérité et que je suis disposé à en tenir compte parceque je les considère justifiées (2). »

Les vieux compagnons de Moreno qui travaillent encore au Musée, les jeunes qui ne connurent pas son époque, mais qui ont journellement entendu l'histoire de l'ancien Musée et se sont identifiés avec ses traditions, tous enfin espéraient son retour avec anxiété, et quand ils le virent entrer dans cette maison qui fut la sienne, quel plaisir n'eurent-ils pas à le saluer? Avec combien d'amour ils serraient cette main qui se tendait à tous comme messagère amie des chers souvenirs de temps passés et des heureux augures pour l'avenir!... Malheureusement, ces espoirs furent vite déçus.

Quelques jours après, le 22 novembre de la même année, on apprit avec stupeur la nouvelle du décès de Moreno. Le grand

(1) *Bulletin officiel de l'Université nationale de La Plata*, juin, 1919, page 100 et suivantes.

(2) Archives du Musée.

lutteur tombait au moment où commençait à poindre l'aurore qui devait illuminer la régénération du Musée, lorsque cet Institut libre des entraves qui retardaient son progrès et son développement, allait retourner à la voie qui lui avait été tracée dès l'origine, et qu'il avait suivie jusqu'au sommet où le monde savant s'était accoutumé à le contempler avec respect et admiration.

III

Et ce jour qui marque le commencement de la troisième époque du Musée est enfin arrivé. Le 7 octobre 1919 le Pouvoir exécutif national signa le décret séparant du Musée l'École de chimie et de pharmacie. A partir de ce fait décisif dans l'histoire du Musée, il s'en produisit d'autres non moins importants.

Le 18 juillet 1920 mourut le directeur docteur Samuel A. Lafone Quevedo à l'âge avancé de 85 ans, il était aussi chargé de mérites que d'années.

Le Conseil supérieur de l'Université dans sa session du 18 août de la même année élut, pour lui succéder le docteur Luis María Torres, chargé de section au Musée, qui avait travaillé si courageusement pour son indépendance et sa séparation de la Faculté.

Le docteur Torres était entré au Musée à la fin de 1904, quand cette institution dépendait de la province de Buenos Ayres. Quand il fut nationalisé et converti en Faculté des sciences naturelles et des sciences chimiques, le docteur Torres continua à y être attaché comme professeur adjoint. Ses travaux primordiaux furent des recherches archéologiques sur les rives fluviales des territoires de l'Argentine et de l'Uruguay, continuant conséquemment ainsi ses études préférées ; en effet, dès son entrée au Musée le docteur Torres démontra un intérêt toujours croissant pour les observations du terrain.

Avec les facilités que lui offrirent ses collègues, déjà consacrés spécialistes dans les branches qu'il désirait cultiver, comme F. Ameghino, R. Lehmann-Nitsche et S. Roth, le docteur Torres put acquérir une information technique qu'il rendit spécialement évidente dans son plus important ouvrage intitulé *Los primitivos habitantes del Delta del Paraná*.

Les études d'anthropologie subirent, en Argentine, une grande impulsion quand Moreno et le docteur H. Ten Kate formèrent les collections de la section actuelle de cette science dans notre Musée; mais l'apport du docteur Torres fut toujours jugé, notamment par ses collègues, comme d'une grande importance en raison des procédés scientifiques appliqués aux découvertes.

La description et la classification même des matériaux furent réalisées par Torres, suivant les plus récents progrès des sciences anthropologiques et archéologiques. Le docteur Torres ne s'occupa jamais de la critique partielle et malveillante, parce qu'il lui attribuait toujours une origine mesquine.

Ce genre de critique est très commun en Argentine, en raison du manque d'éducation qui est une des pires conséquences du plus abominable atavisme que révèle sa nouvelle population. Les anciennes coutumes espagnoles, accusant une culture et une éducation de bon ton, ont disparu presque complètement.

Consacré donc, avec un intérêt toujours renouvelé à la réalisation de ses travaux scientifiques, le docteur Torres a pu depuis 1897 publier plus de quarante ouvrages originaux, sans compter ses articles aux journaux et aux revues de Buenos Ayres.

Pour que ces dits travaux eussent une valeur de première information, le docteur Torres recueillit ses éléments en de nombreuses excursions faites sur le territoire argentin. Par cette dernière circonstance ses publications furent reçues avec marque d'approbation, comme documents sérieux, par des spécialistes tels que : Giuffrida Ruggeri, Ehrenreich, Fischer, Rivet, Lehmann-Nitsche, Nordenskjöld, W. Lehmann, van Gennep et d'autres.

On attendait avec une réserve toute naturelle que le nouveau directeur esquissât son programme envers l'institution qu'on lui avait confiée. Le docteur Torres ne tarda pas à le faire connaître. La déclaration qu'il fit en indiquant que l'œuvre qu'il pensait développer ne serait autre que celle commencée par le docteur Moreno, produisit une très agréable surprise : « Je puis déclarer, disait le docteur Torres dans son mémoire correspondant à l'année 1920, que la majeure partie des obstacles qui entravaient le Musée ont disparu avec la nouvelle conquête de sa vie indépendante, déliée de véritables compromis paternels, dont

j'ai voulu le délivrer, dès que je compris qu'il se trouvait arrêté au primitif et surprenant développement qu'il avait eu sous la direction de son fondateur le docteur Francisco P. Moreno. Si en cette dernière transformation, ayant son caractère initial de musée et de centre d'études sur la nature et l'homme américain, il se produisait quelque jugement adverse, de véritable importance et d'évidente impartialité, je devrais le supporter, étant le principal promoteur de cette transformation ».

« J'ai la conviction, que par le savoir et le labeur assidu de tout son personnel, le Musée de La Plata doit recouvrer le haut prestige scientifique qu'il avait conquis autrefois et qu'acheminé vers ce sentier déjà frayé par son fondateur, il contribuera avec efficacité à la culture générale du pays et à sa bonne réputation. »

« Comment pourrions nous affronter avec confiance la tâche ardue que l'on nous a confiée ? La ratification du programme initial du Musée de La Plata requière par le même respect de l'œuvre réalisée, non seulement la bonne intention de le proclamer et de l'accomplir en partie, sinon la nécessité de favoriser ceux qui se disposent à le mener à la pratique et à le suivre afin de lui assurer le succès le plus complet (1). »

Peut être, cela, qui pour quelques-uns, peut passer comme esprit d'imitation de Moreno, porte préjudice à l'initiative que le vulgaire réclame de tous ceux qui sont appelés à diriger une institution quelle qu'elle soit.

C'est très connu très vieux que celui qui est appelé à une direction doit venir muni d'un important bagage de propositions, de projets par l'élaboration desquels on sacrifie généralement le bon et le mauvais des prédécesseurs pour donner place à la nouveauté. C'est-à-dire que l'on ne cherche pas à faire œuvre bonne mais bien œuvre nouvelle et pour cela on n'hésite pas à sacrifier tout le bon qui existait.

Le docteur Torres a commencé par renoncer à l'ardent désir de nouveauté devant le suprême intérêt de maintenir le bon qui existait au Musée : le programme de son fondateur. Logique-

(1) L. M. TORRES, *Memoria*, etc., en *Revista del Museo de La Plata*, tomo XXV, pág. 368-381.

ment il ne pouvait ni ne devait faire autre chose. Le docteur Torres se rappelle comme un des plus heureux jours de sa vie celui où invité par le général Mitre dans sa propre maison il put se mettre en relation et collaborer avec le docteur Moreno. Ce jour marque le commencement d'une amitié qui n'a jamais été interrompue. Au printemps de sa jeunesse le docteur Torres collabora au Musée avec le docteur Moreno comme chargé de la section « d'archéologie ».

Quand le docteur Moreno fut éloigné du Musée, le docteur Torres continua incessamment à cultiver son amitié, de sorte que grâce aux intimes confidences et aux profitables enseignements qui se détachaient de la conversation de cet homme incomparable, le docteur Torres put se pénétrer intimement et intensivement de la pensée qui donna vie au Musée de La Plata.

Avec raison on pourrait dire que personne n'aurait plus de droit que le docteur Torres de s'appeler l'héritier de Moreno parce que personne n'est aussi préparé que lui pour remettre le Musée comme autrefois et le diriger dans le sentier si savamment tracé par son fondateur.

Les faits sont la preuve la plus évidente de cette assertion ; en effet, le docteur Torres était à peine directeur du Musée qu'une nouvelle sève paraît envahir tout l'organisme de cet Institut.

Se prévalant de ses nombreuses relations, et exposant la justesse et la nécessité de sa demande, le docteur Torres obtint que les chambres législatives de la Nation lui accordent la somme respectable de 300.000 piastres pour agrandissements et réparations de l'édifice. Grâce aux transformations que l'on put faire avec cette somme, les sages prévisions de Moreno commencèrent à se réaliser : agrandir l'espace disponible pour distribuer systématiquement tout le matériel scientifique. En effet, dans le plan de réparations est entrée une série de réformes par lesquelles les sections de minéralogie et d'anthropologie occupent maintenant le double espace du précédent. La section de paléontologie est augmentée d'une nouvelle salle pour les mastodontes. La section d'archéologie de l'Amérique centrale a été transférée dans une salle beaucoup plus grande que la précédente. La section ethnographie passera à la bibliothèque actuelle et celle-ci

sera transférée à l'amphithéâtre converti pour cet objet en une splendide salle, ayant les installations les plus modernes et toutes commodités pour les lecteurs.

En même temps que cette transformation de l'édifice, on modifiait aussi les procédés ; à cela le nouvel ordre des choses existant à l'Université a contribué efficacement. En conséquence on reforma les statuts universitaires et cette réforme, pour ce qui se réfère au Musée, fut inspirée en une conception plus exacte de ce que doivent être les établissements de ce genre.

Par ces statuts, comme le stipule l'article 17 de la loi-convenio, « le Musée conservera le but qu'on lui avait donné à sa fondation mais convertira ses sections en enseignements universitaires ».

Cependant la loi-convenio ne distinguait pas suffisamment entre instituts et facultés puisqu'avec le nom générique d'instituts elle réunissait, par l'article 6^e, le Musée et l'Observatoire avec les facultés d'Agronomie et vétérinaire, et les Sciences juridiques et sociales. Les nouveaux statuts définissent bien expressément que le Musée et l'Observatoire sont des instituts scientifiques, pour cela ils sont soumis à un régime différent de celui des facultés.

Le Conseil supérieur nomme les directeurs, et les vice-directeurs et employés des instituts sur la proposition des directeurs, etc. Le directeur est nommé pour six ans, il n'est rééligible qu'une seule fois avec une majorité des deux tiers des votes. Le Conseil académique se compose de tout le personnel technique et enseignant de l'Institut.

Pour définir cette distinction entre instituts et facultés les statuts universitaires se sont inspirés de l'expérience résultante de tant d'années d'épreuves dures et amères que le Musée venait de souffrir pour avoir été soumis au même régime que les facultés.

Le fruit de cette douloureuse expérience est consigné dans les rapports que, sous différents noms et en denombreuses occasions, élevèrent au Conseil supérieur les membres dirigeants, le corps enseignant et les techniciens de l'Institut. Ainsi, entre autres, le projet de réforme des statuts que le docteur Torres présenta à la session du Conseil supérieur le 25 février 1920,

après avoir fait remarquer la différente contribution qu'apportent à la science instituts et facultés, il dit : « En raison des divers caractères des fonctions directoriales, scientifiques et enseignantes des instituts et facultés, j'ai cru que différente aussi est la forme de considérer l'origine, la durée respective des charges de directeurs et chefs d'école et des doyens. »

Cette distinction parfaitement définie, ce différent régime imposé aux instituts est ce qui a contribué à sauver le Musée, et à le diriger par les voies d'un plus sûr progrès et d'un travail plus fécond.

Aux expéditions opportunistes pour lesquelles on profite des mois d'été, suivent les explorations systématiques de tous les mois dans tout le territoire de la République. Ainsi le docteur Lehmann-Nitsche étudie à Jujuy les tribus indigènes du nord pendant que le docteur Carette explore la cordillère à Mendoza et que monsieur l'ingénieur Kantor visite Monte-Hermoso; plus tard il remontera le Paraná pour étudier ses ravins. Le directeur même du Musée en plusieurs voyages a exploré une bonne partie du nord de la Patagonie, et plusieurs fois il a accompagné les docteurs Roth, Schiller et Carette secondé par l'aide Pablo Gaggero. Ces dernières expéditions donnèrent comme résultat une richissime collection de roches, de minéraux et de fossiles, plus de 6000 exemplaires.

En somme dans le bref délai d'un an et demi on a envoyé 14 expéditions dans tout le territoire de la République, on prépare un plan étendu d'investigations géologiques, paléontologiques, zoologiques et anthropologiques dans la province de Buenos Aires, esperant obtenir l'appui résolu des pouvoirs publics. En même temps on continuerait sans repos les explorations au nord de la Patagonie qui donnent de si heureux résultats en découvertes de fossiles provenant de formations secondaires.

Dans le mémoire que le docteur Torres a présenté à l'ex-président de l'Université, docteur Carlos F. Melo il élargit ses points de vue et se propose de donner une impulsion méthodique aux nouvelles investigations avec un « critérium » qui permettra de se spécialiser dans les connaissances de la flore, de la faune, de la géologie, archeologie, et de la paléontologie du territoire argentin.

En matière d'études anthropologiques, le docteur Torres désire que la section dont est chargé le docteur Lehmann-Nitsche, recouvre son importance d'autrefois, qu'elle soit la principale de son genre.

La bibliothèque est l'objet d'une réorganisation complète en raison des acquisitions de livres et de revues de valeur qui ont été faites ; de celles-ci le Musée possède en ce moment 227 collections très complètes.

La fébrile activité imprimée à la vie du Musée attire déjà l'attention du grand public qui accourt maintenant, en nombre si extraordinaire, voir nos collections, que nous avons compté en un seul jour plus de visiteurs qu'il y en avait avant en deux ou trois mois. Il est juste de confesser que les hautes autorités universitaires, les ex présidents docteur Melo et ingénieur Huergo et le président actuel docteur Nazar Anchorena, manifestent leur satisfaction pour la nouvelle marche du Musée et concèdent à cet Institut tout l'appui moral et la protection matérielle compatible avec les exigences du budget.

S'il manquait encore quelque preuve pour démontrer l'absolue identité de pensée entre le fondateur du Musée et le directeur actuel, on pourra voir dans le vestibule de l'édifice la statue de Moreno, érigée sur l'initiative du docteur Torres par une souscription des amis. Ceux qui bientôt contempleront le buste du remarquable explorateur ne pourront douter que c'est maintenant que Moreno a pris pleine possession de son œuvre, dont personne ne pourra le déposséder une autrefois parce que le vœu populaire a consacré le savant et la science l'a reconnu comme un de ses grands bienfaiteurs.

MAXIMINO DE BARRIO,

Secrétaire du Musée.